

4^e partie (après 1985)

Chapitre 12 Au Musée national de l'Éducation à Rouen (1985-1988)

Mon entrée au Musée national de l'Éducation à Rouen (août 85)

Il avait fallu organiser notre déménagement pour Rouen pendant le mois de juillet. Début août, je pris mes nouvelles fonctions au musée de l'éducation. Je ne pouvais travailler déjà sur les archives Freinet, puisque rien n'était encore là. Une de mes missions était de les rassembler progressivement.

En attendant, le directeur, Serge Chassanne, historien universitaire, me demanda de faire le dépouillement des collections de cahiers scolaires primaires, du XIX^e siècle à nos jours. Ils étaient inutilisables par des chercheurs si l'on ne pouvait pas leur indiquer ce qu'ils pourraient y trouver. Le directeur me conduisit devant un mur rempli de boîtes-archives, bourrées de cahiers divers. J'eus un moment de découragement : était-ce pour ça que j'avais quitté la coordination des chantiers BT ? Mais je me repris rapidement en pensant aux chercheurs qui pourraient avoir besoin de ces documents.

Comme naguère pour l'index de la BT, je fis un premier dépouillement d'une boîte et je soumis mon travail au directeur qui me proposa quelques affinements (nom des auteurs des dictées ou des récitations, sujets des rédactions, thèmes des problèmes, titres des leçons de sciences, histoire, géographie, exceptionnellement sujets de dessin), car on se doute bien que 98% de ces cahiers provenaient de classes traditionnelles. Par une rapide règle de trois, je pus annoncer que le dépouillement complet durerait jusqu'à Pâques, sauf si l'on me demandait d'accomplir entre temps d'autres tâches plus urgentes. Cela m'aidait à ne pas me décourager et à ne pas laisser croire que je m'endormais sur un travail monotone. Finalement, il se révéla moins fastidieux que je ne l'aurais craint : en regardant de très près, on arrive à percevoir des détails curieux. Simplement, il ne faut surtout pas me raconter de légendes sur l'école traditionnelle que j'ai détaillée statistiquement à des centaines et, sans doute, des milliers d'exemplaires.

Par exemple, cette fillette, obligée d'écrire une rédaction sur un petit enfant de sa famille, qui parle d'un bébé placé chez la même nourrice qu'elle et qui conclut qu'elle l'aime plus que son vrai frère qu'elle connaît à peine ; et la maîtresse qui écrit un Oh ! indigné dans la marge.

J'eus la preuve de l'utilité de ce travail, trois ans plus tard, alors que j'étais déjà retraité. Un chercheur suisse voulait étudier l'évolution de l'enseignement réel de la biologie dans les classes primaires françaises. Il avait choisi le thème caractéristique de la digestion au Cours Moyen. Devant le mur rempli de boîtes pleines de cahiers, il craignait d'en avoir pour plus d'un mois. On m'appela pour l'aider à trier les fiches de dépouillement (le musée n'était pas encore informatisé), puis à sortir les cahiers correspondants, ce qui fut l'affaire d'une heure. Il fallut deux jours au chercheur pour étudier et photocopier les documents correspondants. Il fut si heureux d'avoir bouclé rapidement son travail que, revenu en Suisse, il envoya au musée une boîte de chocolats que je n'étais plus là pour déguster.

Le colloque sur la lecture à Châtellerault

Fin 84, Bernard Monthubert avait demandé au CA si l'ICEM acceptait d'animer en octobre 85 un colloque sur la lecture à Châtellerault. En effet, Edith Cresson, maire de cette ville et ministre, souhaitait que s'y tienne un colloque national sur la lecture et était prête à en confier l'organisation à l'ICEM. Cela fut accepté alors comme une évidence. Pourtant, au CA du printemps 85, Monthubert fut obligé de rappeler que si le groupe ICEM de la Vienne acceptait d'organiser l'accueil en liaison avec la municipalité, il était urgent de désigner la personne qui organiserait le contenu du colloque, solliciterait les personnalités diverses qui y interviendraient. Mais personne n'était volontaire pour passer aux actes.

Dans les conversations de couloir, j'avais murmuré que je connaissais une seule personne capable de sauver la situation. Conseiller pédagogique, en liaison avec des universitaires, bien au fait des problèmes de lecture, il avait aussi l'avantage d'habiter Cognac, pas trop loin de Châtellerault. Seulement, il s'agissait de l'ancien président de la CEL qui s'était récemment attiré les foudres du CD de l'ICEM pour avoir osé lancer avec Poitrenaud le projet de nouvelle CEL. Mais dans la situation de panique, on ne tergiversa pas et c'est ainsi que Maurice Marteau fut sollicité pour coordonner le colloque. C'était la revanche des réalistes sur les phraseurs.

Ce dernier s'assura une brochette très prestigieuse d'intervenants et, ayant appris qu'il me devait indirectement cette mission de confiance, il me demanda d'assurer l'ouverture et les conclusions du colloque, pour éviter de laisser parader le CD qui s'était avéré incapable de faire ce travail. Je devais pour cela obtenir l'autorisation du directeur du musée qui fut très heureux qu'un de ses collaborateurs soit sollicité pour ce rôle pédagogique.

Comme je n'avais d'autre compétence dans le domaine de la lecture que d'avoir transformé en véritables lecteurs des élèves en grave difficulté, je soumis mon projet d'introduction aux responsables de la commission lecture de l'ICEM qui prirent cette consultation pour un honneur, alors que c'était pour moi un recours indispensable.

Le colloque se déroula bien, à part le léger dérapage d'une communication sur la méthode naturelle qui vira à la longue diatribe contre Chevènement, ce qui n'était pas l'objet de l'intervention. Si cette camarade avait fait comme moi, les autres membres de la commission lecture lui auraient permis de réajuster son propos.

Le colloque permit le réamorçage des collaborations avec Jean Foucambert et l'Association Française pour la Lecture. Mais il fut impossible de diffuser le contenu du colloque, comme nous l'avions promis, les cassettes enregistrées ayant mystérieusement disparu de la mairie de Châtellerault. Apparemment, il suffisait à la gloire de la ville que le colloque s'y soit tenu, tout prolongement devenait inutile.

Chevènement dissout l'INRP

L'échéance législative de 1986 s'annonçait très problématique pour la gauche. Quelques semaines auparavant, Chevènement ne trouva rien de plus urgent que de dissoudre par décret l'INRP, avec la perspective d'intégrer la recherche pédagogique dans la recherche scientifique, c'est-à-dire en la coupant totalement des enseignants praticiens. Bien entendu, la victoire électorale de la droite l'empêcha de décider d'un nouveau statut, si bien que nous nous trouvions dans une situation bloquée. Déjà, Martinez, l'un des récents députés du Front National, demandait la suppression pure et simple des postes attribués à l'INRP, à la seule exception de la bibliothèque de la rue d'Ulm. A 58 ans, allais-je devoir improviser un retour dans une classe, mais laquelle ?

Heureusement, R. Monory, ministre de l'Éducation du nouveau gouvernement Chirac, avait d'autres priorités à régler et il se contenta d'annuler le décret de dissolution. L'INRP poursuivit son cours, avec très peu de moyens, bien entendu.

Tournée de ramassage de documents Freinet en Bourgogne-Champagne

A l'invitation de Marcelle Drillien et de Pierre Guérin, je fis début juillet un court périple avec Micheline près de Macon, puis à Troyes d'où je ramenai de nombreux documents pédagogiques issus d'une demi-douzaine de classes. Il s'agissait maintenant d'accroître le fonds Freinet grâce aux nombreuses archives entreposées à Cannes. J'avais à plusieurs reprises évoqué cette question avec mes anciens collègues de la CEL, mais sous la pression des urgences pour sauver l'entreprise ils remettaient sans cesse le problème à plus tard.

Participation à la rencontre audiovisuelle de Gouville (Eure) en juillet 86

P. Guérin m'avait demandé d'y venir puisque j'étais en congé. Il voulait que je participe à la mise au point d'une cassette d'enregistrements de Freinet. C'est là que J. Brunet et d'autres copains du second degré regrettèrent l'absence d'une BT2 sur Freinet. Je leur promis de m'y atteler et, quelques mois plus tard, elle fut soumise au circuit de lecture du chantier et ne tarda pas à être publiée.

La CEL mise en liquidation judiciaire (octobre 86)

J'avais décidé de forcer un peu l'avancement du problème des archives de Cannes en programmant, en accord avec le directeur du musée, un voyage en octobre. Dès mon arrivée à la CEL, on m'apprit la mise en liquidation de l'entreprise, la vente aux enchères ayant lieu le surlendemain.

Poitrenaud avait préparé, avec un bureau comptable de Cannes, la mise sur pied d'une nouvelle société (PEMF) qui assurerait la reprise des seules activités d'édition et d'impression, dans le local où se trouvaient les imprimeries. L'autre bâtiment, dont la plupart du mobilier et des marchandises seraient vendus, devrait être libéré rapidement pour être rendu à son propriétaire. Il était donc d'une extrême urgence de sauvegarder les archives pédagogiques qui heureusement n'étaient pas mises aux enchères, le vieux papier n'ayant aucune valeur marchande. Je devais mettre en carton ce que je voulais sauver. C'était maintenant une course contre la montre, car la plupart de ces archives se trouvaient dans le bâtiment à vider. Tout cela dans l'ambiance désespérante de la liquidation d'une maison où j'avais travaillé dès 1950.

Restait maintenant à ramener à Rouen tous ces cartons. Un coup de fil au directeur du musée m'informa qu'il lui était impossible de payer le transport. Seulement l'envoi par chemin de fer de deux cartons des archives les plus précieuses, dont on pourrait me rembourser les frais de transport. Pour le reste, un accord avec la directrice des archives départementales de Nice (qui, par chance, avait été naguère étudiante de mon directeur) permit d'entreposer provisoirement dans un local inoccupé la soixantaine de cartons que j'avais remplis.

Ce provisoire s'étala dans la durée, car il était impossible de financer le transport vers Rouen. Finalement, un transporteur que connaissait le directeur promit de profiter du retour à vide d'un de ses camions faisant souvent la liaison Rouen-Nice pour nous ramener gratuitement les cartons. Cela n'eut lieu qu'au bout de plusieurs mois.

Je continue à assister aux réunions du CA de la BT

Mes amis du CA de la BT me demandait de ne pas les laisser tomber après la disparition de la CEL et la prise de relais par PEMF, c'est pourquoi j'assistais à leurs réunions quand elle se passait dans la région parisienne. Sans me mêler aux instances de l'ICEM, j'appris que Lespine, qui avait espéré une mise à disposition pour la fondation Freinet, avait quitté le CD en espérant faire désigner la personne qui lui succéderait pour exécuter ses propres décisions. Cela lui fut refusé par le CA et son départ fut suivi par celui de Donnadiou. Un nouveau CD s'était mis à l'œuvre et découvrait l'ampleur du déficit financier de l'ICEM.

La mise en œuvre d'une grande exposition sur Freinet et sa pédagogie

En voyant arriver les documents divers que j'avais déjà collectés, le directeur du musée me demanda si je croyais pouvoir organiser pour le printemps 87 une grande exposition sur Freinet, sa pédagogie et son mouvement. Il s'agissait d'occuper les trois étages de l'ancienne et magnifique maison à colombages qui servait de lieu d'exposition du musée, rue Eau-de-Robec, dans un vieux quartier de Rouen. Il ne s'agissait pas d'une mince affaire, mais je ne pouvais refuser ce pari.

J'avais préparé un plan général : le premier étage consacré à la vie de Freinet, avec la reconstitution d'une classe Freinet des années 50 ; au second étage, les divers aspects de sa pédagogie, avec une exposition de dessins ; au troisième avec l'audiovisuel, le rayonnement international, également des sculptures d'enfants et la reconstitution d'une chambre décorée par des enfants, comme on en avait montré dans certains congrès sous le titre de « maison de l'enfant ».

Pour cela, il fallait enrichir avec des documents supplémentaires. Un large appel fut lancé à des militants qui pouvaient nous fournir des documents plus ciblés. Certains envoyèrent des colis. Pour d'autres, c'était tellement abondant qu'il fallut envisager un déplacement de deux jours avec le camion du musée, à Airvault, Châtelleraut, Tours et Orchaie. Mais en attendant de disposer de tous ces trésors, il avait fallu organiser d'avance la structure de l'exposition et la mise en valeur d'objets dont je ne disposais pas encore. On imaginera le stress que peut provoquer une telle situation.

Seul spécialiste de Freinet au musée, je devais me débrouiller sans recours. Le directeur m'avait aidé de sa rigueur en exigeant que tout soit montré et non raconté, en réduisant les textes explicatifs à de petits cartouches de quelques mots et dates. Historien, il pourchassait toute tendance hagiographique pour s'en tenir aux seuls faits. Cela me fut très profitable.

A Pâques 87, on démonta l'exposition précédente pour installer la nouvelle qui n'avait été préparée que virtuellement sur le papier. En tout, ce fut l'affaire de deux semaines, grâce à l'aide de deux collègues très efficaces dans la présentation minutieuse des vitrines. P. Guérin avait préparé une cassette où Freinet parlait de sa pédagogie, afin de sonoriser le premier étage ; une autre cassette avec des conversations d'enfants pour le second étage et un montage audiovisuel sur des jeunes participant à des radios locales.

A l'inauguration, comme par la suite, on m'exprima des remerciements chaleureux et je crois que le pari avait été tenu. J'assurais parfois une permanence sur les lieux d'exposition. Ma principale satisfaction fut de voir des personnes, venues accompagner sans conviction un conjoint ou un parent désireux de voir l'exposition, ayant même hésité à entrer avec lui, et se laissant prendre par ce qu'elles voyaient et entendaient, me remerciant à la sortie de leur découverte.

Mon seul regret fut la pauvreté du catalogue, faute de moyens. Pendant la préparation, j'avais souvent dit au directeur que le musée avait la chance que ma vie d'éducateur militant m'ait habitué à récupérer les bouts de ficelle. Je crois que cet historien, habitué jusqu'alors à la rigidité de l'enseignement académique, voyait désormais d'un œil différent une autre philosophie de l'éducation.

Le classement du fonds Freinet

Maintenant que l'exposition était en place, il fallait inscrire à l'inventaire du musée les nombreux documents et objets, relatifs à la pédagogie Freinet, qui étaient parvenus depuis mon arrivée. Le plus long était le catalogage des centaines de journaux scolaires. Sans détailler le contenu de chaque petit journal, ce qui aurait demandé des années, sans que l'utilité en soit évidente, il fallait des renseignements précis sur le titre de chaque journal, le niveau de la classe rédactrice, le lieu de publication et le nom du gérant-enseignant. Ce travail m'emmena bien au-delà de mon départ en retraite, mais à mon rythme bénévole.

Après le démontage de l'expo, à Pâques 88, il fallut rentrer dans les collections permanentes tout ce qui n'avait pas été simplement prêté. Cela occupa le trimestre suivant.

Mon départ en retraite

Deux mauvaises surprises avant de partir en retraite : on prétendait me calculer celle-ci comme instituteur primaire et non comme instituteur spécialisé (assimilé PEGC), sous le prétexte que je n'étais plus dans une classe spécialisée lors de ma cessation d'activités, alors que je n'aurais pu postuler à mon poste du musée comme simple instituteur. Le secrétaire général de l'INRP ne me soutenait pas, en m'estimant de mauvaise foi. En m'adressant directement au ministère qui m'avait nommé, j'obtins tout de même gain de cause, car mon titre d'enseignant spécialisé étant mentionné sur le contrat d'engagement à l'INRP.

Avant d'avoir obtenu cette réponse, j'apprenais de plus que l'administration avait amputé mon ancienneté générale d'un mois qui me faisait perdre en fait une demi-annuité pour le calcul de ma retraite. A ce compte-là, celle-ci se ramènerait à la portion congrue. L'inspecteur d'académie proposa de me prêter au musée un mois de plus (le fait d'avoir élevé quatre enfants me donnant droit à ce supplément d'activité, au-delà de mes 60 ans).

Chapitre 13

Mes activités de retraite (après 1988)

Mes projets de travail documentaire

Arrivant à la retraite, au terme d'une activité parfois excessive, parce qu'indispensable, je voulais me donner quelques projets pour ne pas éprouver un sentiment brutal de vide.

Au printemps 88, P. Guérin avait signalé que François Faucher, qui continuait d'animer, à la suite de son père Paul, les collections du *Père Castor*, souhaitait réaliser une collection de petits livres documentaires, si possible en liaison avec le mouvement Freinet dont il appréciait l'action. Cette piste de travail pouvait m'intéresser, car mon expérience de la collection BT permettrait de proposer des sujets qui ne surchargeraient pas les chantiers en cours, puisque l'on s'appuierait, en les transformant, sur des travaux déjà effectués. Lors d'une rencontre avec F. Faucher, il m'expliqua son souci de répondre aux grands thèmes des besoins humains fondamentaux dégagés par Decroly. A sa demande, je lui promis de concevoir un prototype sur le thème : *Pourquoi s'habille-t-on ?* J'allais le voir à plusieurs reprises pour lui montrer l'avancement du projet qu'il critiquait pour me permettre de l'affiner. Il semblait impatient de soumettre un prototype à Flammarion, dont il dépendait, et me bousculait un peu, alors que je n'étais pas encore totalement libéré de mon travail professionnel qui ne s'acheverait qu'en octobre. Je lui remis enfin un projet suffisamment élaboré pour permettre d'obtenir une décision. Je restai ensuite de longues semaines sans réponse. Ce n'était pas bon signe. Ne voyant rien venir, je me doutais que Faucher avait essayé un refus de Flammarion et qu'il hésitait à me le dire après m'avoir tant bousculé. Je lui écrivis que l'on me faisait, par ailleurs, d'autres propositions, mais que je ne voulais prendre aucun engagement tant que ne serait pas connue la décision de Flammarion sur la collection envisagée. Soulagé par ma façon de présenter le problème, il me répondit par retour d'accepter une autre proposition, Flammarion (qu'il n'avait sans doute pas sondé auparavant) avait refusé cette perspective. L'éditeur n'accepta plus tard que la traduction de quelques albums anglais sur l'astronomie.

Les autres propositions que j'évoquais dans ma lettre n'étaient que de vagues éventualités. D'une part, un cinéaste, ami de P. Guérin, avait élaboré le projet d'une série de très courts métrages documentaires dont chacun serait financé par un annonceur publicitaire. J'aurais pu aider à concevoir des scénarios, mais le projet capota. D'autre part, R. Poitrenaud envisageait pour PEMF la création d'une nouvelle collection d'albums destinés aux 9-12 ans, mais il souhaitait auparavant une étude de marché qui fut confiée à un cabinet spécialisé. J'étais prêt à m'investir dans un tel projet et, à Lyon, j'assistai sur circuit vidéo à des séances de questionnement, par une animatrice, de groupes d'enfants, puis de parents, afin d'évaluer les manques et les attentes dans le domaine documentaire. J'avais plaisir à retrouver dans les attentes (sujets panoramiques, petit format) ce que j'avais esquissé pour le prototype ayant précédé Périscope.

Après le compte rendu du bureau d'études, j'avais proposé une liste très diverse de sujets répondant à ce souci panoramique. Le responsable de l'étude, estimant très porteur le thème des animaux, m'avait demandé de traiter d'urgence *Comment s'abritent les animaux ?* et *Comment se déplacent les animaux ?* Dans la foulée, j'avais jeté les bases de quatre autres sujets sur la vie animale. Il m'avait fallu travailler seul et, comme on ne voulait pas perturber

le chantier BTJ, déjà débordé, je dus me contenter de critiques d'adultes compétents, parmi lesquels Jack Guichard, créateur de la Cité des Enfants de La Villette, qui m'aida de ses encouragements et de ses critiques. Voulant maîtriser l'illustration de mon texte, j'avais sélectionné moi-même, dans une agence de photos animalières, les images qui en traduiraient bien l'esprit.

A nouveau, un long silence qui s'expliqua par le calcul des droits photographiques ne pouvant s'amortir que sur un fort tirage, d'où la nécessité de trouver un coéditeur. Magnard, consulté, orienta PEMF vers Mango qui se dit prêt à tenter l'aventure, dans le cadre de sa collection *L'encyclopédie des animaux*, à la condition de ramener à 48 les 64 pages de mes projets. Je réussis à élaguer sans trop mutiler, ni rendre le sujet indigeste. Mango exigea un contrôle scientifique supplémentaire par un spécialiste du Muséum de Paris, ce qui ne posa aucun problème. PEMF, qui effectuait l'impression, diffuserait les mêmes albums avec une autre couverture sous le titre de collection *Bonjour la Terre*.

A deux autres reprises, je fournis un lot de deux albums : *Comment se nourrissent les animaux ?* et *Comment se reproduisent les animaux ?* ; puis : *Les organes des sens des animaux* et *Les relations entre animaux*. Si je n'eus qu'à me féliciter de mes relations de travail avec PEMF (cela va sans dire) et avec Mango, il me fut impossible d'obtenir des réactions de classes utilisatrices ou d'enseignants, aucune critique qui m'aurait permis de réajuster le tir pour les albums suivants. J'avais pourtant préparé un questionnaire avant les journées d'études de l'ICEM, il ne fut même pas distribué. Je n'ai pas pu savoir combien d'exemplaires avaient été vendus. J'appris seulement, des années plus tard, qu'ils ne seraient pas réimprimés

La seule valorisation de mon travail me vint du rédacteur en chef de la revue trimestrielle *VSD-Nature* (annexe de l'hebdomadaire *VSD*) qui se disait admiratif de ma façon de traiter les sujets animaliers et de mon style. Il me demanda d'écrire un article d'une page dans chaque numéro de la revue. Je lui avais fourni un texte sur l'odorat des animaux et un sur leur sens parental, très variable selon les espèces. Cela s'annonçait bien payé, alors que mon travail pour PEMF-Mango était bien entendu totalement bénévole (avec simple remboursement des frais). Hélas, *VSD* fut alors repris par une autre société d'édition qui supprima *VSD-Nature*.

J'avais proposé à PEMF une nouvelle série transversale sur chacun des quatre éléments (eau, terre, feu, air) ainsi que d'autres sujets. Mais cela ne sembla pas susciter l'intérêt, d'autant plus que Mango n'avait accepté de coéditer que la série animale pour compléter sa propre encyclopédie des animaux et n'envisageait aucune autre coédition.

La mise en œuvre progressive d'une biographie complète de Freinet

Jamais je n'avais envisagé d'écrire sur Freinet autre chose que la BT2 et des articles ponctuels pour le bulletin des *Amis de Freinet*. La conception de l'exposition Freinet au musée de l'éducation m'avait obligé à approfondir certains problèmes et amené à remettre en question certaines affirmations d'Élise Freinet dans *Naissance d'une Pédagogie Populaire*, par exemple sur la date du véritable début de la correspondance scolaire.

J'étais souvent agacé qu'on rectifie ce que j'affirmais après une sérieuse vérification, parce que ce n'était pas conforme à la vulgate d'Élise. Témoin de mon agacement, Micheline me dit un jour : « Ecris donc un livre où tu détailleras tout cela ». Ecrire une biographie de Freinet, c'était me lancer dans une aventure insensée. Je disposais certes de toutes mes recherches précédentes, mais il faudrait tout reprendre, fouiller dans tous les recoins encore obscurs. Mon

but n'était surtout pas de réaliser une thèse universitaire, mais d'éclairer par la vie et l'œuvre de Freinet l'approche de sa pédagogie.

J'écrivis à un certain nombre d'éditeurs qui auraient pu s'intéresser à ce type d'ouvrage. La plupart ne réagirent même pas, les autres répondaient négativement. Finalement, je décidai de proposer à PEMF de réaliser bénévolement ce travail. R. Poitrenaud accepta en voyant approcher le centenaire de Freinet et peut-être aussi pour atténuer ma déception de voir tourner court la collection *Bonjour la Terre*.

Après la publication du premier volume, je reçus quelques réactions individuelles positives de lecteurs amis, mais aucune note de lecture ne parut dans les revues de l'ICEM où n'apparurent que quelques citations introuvables de Freinet, signalées comme extraites de mon livre. Quand je lus plus tard des notes de lecture sur d'autres petits livres consacrés à Freinet par des universitaires, j'en conclus que nul n'est prophète en son propre pays. Je précise que j'aurais accepté volontiers des réactions critiques argumentées, car toute critique fait progresser à l'avenir. On sembla ignorer mon travail, notamment le deuxième volume dont j'avais été obligé de raccourcir le manuscrit.

J'ai appris plus tard qu'un universitaire avait refusé qu'un de ses étudiants utilise une citation de mon livre, parce que je n'étais pas universitaire. Cet argument est d'autant plus burlesque qu'il concernait Freinet, pédagogue qui n'a jamais été universitaire. On comprend à ce détail que son combat contre l'esprit de caste reste plus actuel que jamais.

Le film sur la pédagogie Freinet par Suzanne Forslund

Suzanne Forslund, québécoise mariée à un Suédois, travaillait pour la télévision suédoise, notamment pour les enfants et avec leur concours. Elle s'intéressait à Freinet et entra en contact avec moi, lors de sa venue à Rouen pour le Festival annuel du Film Nordique. Elle avait l'intention de réaliser un film sur Freinet et sa pédagogie vue à travers des classes françaises, canadiennes et suédoises. Elle me demanda si j'accepterais d'être interviewé pour ce film. Je ne pouvais refuser ma participation.

Elle réunit assez facilement à boucler les deux tiers de son budget, grâce à des chaînes de télévision suédoise et canadienne. Ce fut plus difficile auprès des chaînes françaises qui se demandaient si Freinet gardait encore un quelconque intérêt. Finalement la 5^e chaîne accepta de financer le dernier tiers et elle put démarrer son projet.

Le musée de l'éducation accepta de prêter les locaux d'exposition pour le tournage de mon interview. Suzanne avait prévu de continuer cette interview sur les lieux où Freinet avait vécu (Gars, Bar-sur-Loup, St-Paul, Vence), mais des problèmes de santé m'empêchèrent de faire le voyage. Pour donner cohérence à toutes les séquences de classes de divers pays, elle décida de découper mon intervention pour servir de fil conducteur.

Le film fut diffusé à deux reprises sur la 5 mais j'en reçus très peu d'échos.

L'année 1996, centenaire de Freinet

L'ICEM avait décidé de célébrer le centenaire de Freinet par de multiples manifestations. Henri Portier avait été désigné pour coordonner le tout. Un comité national, placé sous la présidence de Francine Best, se réunit plusieurs fois à Paris. Pour moi, depuis 1947, toutes mes années avaient été des « années Freinet » et je n'ai jamais eu le fétichisme des chiffres ronds. Néanmoins, je ne voulais pas refuser ma participation au travail.

Portier avait avancé un projet d'exposition circulante sur Freinet. Du fait de mon expérience de l'exposition de 87-88, j'acceptais de travailler sur le contenu, mais il faudrait

financer le maquettage et la réalisation des panneaux ; j'avais préparé un budget prévisionnel. Mme Senthile, qui avait pris la suite de S. Chassagne à la direction du Musée de l'éducation, sentait qu'on aurait voulu refiler au musée la réalisation de cette exposition. Or, des compressions de personnel et un budget restreint rendaient cela impossible. Elle me demanda de l'accompagner à la réunion du comité pour bien situer les engagements. Le musée pouvait uniquement prêter les documents à reproduire. Mon projet de budget ne fut même pas discuté. On ne parla plus d'exposition.

Deux moments forts étaient prévus : au congrès de l'ICEM, fixé en août à Sophia Antipolis, près des lieux où avait travaillé Freinet, et une séance solennelle à l'UNESCO à Paris. Pour cette dernière, F. Best s'engagea à rechercher des sponsors associatifs qui financeraient le voyage d'enfants de classes Freinet du monde entier, pour montrer le rayonnement international de sa pédagogie.

Les groupes départementaux étaient incités à organiser des manifestations locales. Dès le dernier trimestre de 95, je fus invité par les chantiers BT, réunis à Grasse, pour synthétiser les positions de Freinet sur la documentation ; puis à Bruxelles, lors d'un mini-congrès Freinet belge. Tout au long de 96, je fus invité par des groupes qui s'étaient groupés régionalement pour se partager mes frais de déplacement (l'hébergement étant assuré par des militants amis). Ce fut le cas du Sud-Est pour Draguignan, Avignon, Aix-en-Provence et Nîmes, de l'Ouest avec Brest et La Roche-sur-Yon, du Sud-Ouest avec Montauban et Pau, parfois des déplacements non groupés comme Nevers et Besançon, sans parler de ma région normande avec Yvetot, Rouen, Caen, Cherbourg. J'essayais de répondre aux invitations, toutes chaleureuses, tout en suppliant intérieurement Freinet de terminer vite son centenaire, avant que je n'y laisse ma santé.

J'avais fait l'impasse sur le congrès de Sophia-Antipolis, car Micheline ne supportait plus le climat méridional l'été. Mais deux responsables de séances me demandèrent une intervention, c'est pourquoi je fis seul un bref aller-retour dans le Midi. Le texte de mes deux interventions est inclus dans les actes du congrès publiés aux éditions de l'ICEM.

Je n'avais pas reçu de l'ICEM une invitation pour la grande séance solennelle à l'UNESCO et cela ne me chagrinait guère. Néanmoins, F. Best m'invita personnellement et je ne pouvais lui refuser le soutien de ma présence, sachant à quel point elle s'était démenée pour l'accueil d'enfants de divers pays. Par ailleurs, d'anciens élèves de l'école Freinet, dont certains avaient été mes élèves en 1950, avaient souhaité ma présence pour nous rencontrer. Ce fut aussi l'occasion de revoir Raymond Fonvielle qui me remercia de l'avoir « réhabilité » dans ma biographie de Freinet, alors que j'avais simplement essayé d'être objectif.

J'ajoute que j'avais rédigé une BT destinée à devenir un album-disque sur Freinet, puis choisi de courts textes de Freinet, illustrés de photographies du village de Gars, pour le n° spécial de *L'Éducateur*. A la demande de l'INRP, désireux de s'associer au centenaire, j'avais réalisé, sous le titre : *Avec les élèves de Célestin Freinet*, un album de fac-similés de pages de journal scolaire imprimées par ses élèves entre 1926 et 1940.

Pour quelqu'un qui n'aime pas les célébrations, était-ce suffisant ? Comme m'avait dit la directrice du musée : « Il y a ceux qui parlent de ce qu'il faudrait faire et ceux qui le font ; vous appartenez à cette deuxième catégorie. »

Le livre « Compagnon de Freinet »

Ahmed Lamihi, ami de Fonvielle dans le cadre de la psychosociologie institutionnelle de Lapassade et Loureau, réalisait un recueil d'articles sur Freinet et m'en réclama un. Comme il

était aussi responsable d'une petite collection « *Itinéraire* », éditée par Ivan Davy, ancien militant de l'ICEM, il me proposa d'écrire mon itinéraire avec les seules contraintes du nombre de pages et des courts délais impartis. Il se trouvait que j'avais mis de côté des réflexions diverses et je vis là l'occasion de les intégrer dans le récit de mon parcours. Je pus boucler rapidement ce projet avec les félicitations d'A. Lamihi et d'I. Davy. Apparemment, très peu de gens semblent s'être intéressés à mon itinéraire, titré « *Compagnon de Freinet* » car le petit livre fut peu acheté et je n'en reçus aucun écho.

Voyage au Japon (août 97)

Au congrès de 96, à Sophia-Antipolis, un participant japonais m'avait demandé si j'accepterais de participer à leur congrès annuel en août 97. J'avais donné mon accord de principe. Ce projet fut rapidement mis sur pied, car je connaissais déjà plusieurs animateurs du groupe. Son responsable, M. Wakasa, de passage à Rouen en 87, avait été le premier visiteur de l'expo Freinet, alors en cours de finition, et il avait organisé ensuite la visite d'un groupe d'enseignants japonais.

Micheline accepta de m'accompagner au Japon. L'accueil dépassa tout ce que nous pouvions espérer, avec l'avantage d'être accompagnés en permanence par un enseignant francophone, dont une étudiante que j'avais aidée lors de son séjour en France, quelques années plus tôt. Je fis deux interventions au congrès japonais et une autre dans une rencontre sur les écoles maternelles. C'était peu en échange d'un séjour d'une richesse incroyable, sous le sceau d'une amitié très attentive. Cela atténua la fatigue réelle des déplacements sous un climat plus chaud que le nôtre. Mais cela nous réjouit d'autant plus que nous mesurons qu'avec quelques années de plus, notre état physique ne nous le permettrait plus aujourd'hui.

La recherche d'une documentation interactive grâce aux nouvelles technologies

En octobre 95, invité à rappeler aux chantiers documentaires de l'ICEM les origines de la documentation en pédagogie Freinet, j'avais conclu en disant que le prolongement normal de ce cheminement serait la création de CD Rom interactifs. Après en avoir vu dans des expositions destinées aux jeunes, je m'étais équipé. Après avoir découvert un CD Rom réalisé par une équipe animée par P. Valade, j'espérais que cela ne resterait pas exceptionnel et donnerait naissance à un chantier de l'ICEM. Je m'étais procuré le logiciel Hyperstudio, conçu pour des jeunes et facile à utiliser. Sur le plan documentaire, l'ICEM semble cramponné à la planète Gutenberg, d'autant plus que les BT Son ont elles-mêmes disparu. J'espère assister à la mutation interactive avant de mourir.

La rédaction de mon témoignage sur l'ICEM après Freinet

J'avais jusqu'alors évité ce sujet, car l'ayant vécu en première ligne je manquais inévitablement d'objectivité. Mais, voyant disparaître progressivement les témoins directs et craignant que d'autres ne réécrivent l'histoire sans même l'avoir vécue, je me suis décidé à garder trace de mon propre témoignage, pour le cas où il intéresserait quelqu'un dans l'avenir. C'était l'objet de ce long texte.

Michel Barré